Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 17 (1879)
Heft: 25

Artikel: L'incendie de Beau-Séjour
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185256

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-septième année. N° 25 Samedi 21 Juin 1879

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr.; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois.* — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'Incendie de Beau-Séjour.

Avez-vous jamais entendu quelque chose de plus sinistre que ce cri : Au feu... eu... eu... eu...! jeté brusquement des quatre coins de la tour de la Cathédrale aux paisibles contribuables de la ville de Lausanne? Moins affreux est le rugissement du lion, au milieu de la nuit, lorsque quelque ménagerie ambulante stationne sur la place de Montbenon.

C'est ce cri lugubre, accompagné de coups de cloche irréguliers qui, mardi soir, a mis en émoi toute la population de notre ville. Beau-Séjour était en feu! Beau-Séjour, aimé de tout le monde, même des actionnaires qui ne perçoivent qu'une ombre d'intérêt, allait s'effondrer sous les ravages de l'incendie! Nul ne pouvait y croire.

On comprend dès lors cette foule immense accumulée par milliers aux environs de la propriété et suivant avec une anxiété croissante les travaux de nos vaillants sauveteurs, luttant avec autant d'énergie que de courage contre les empiètements des flammes lançant vers le faîte leurs langues follement acharnées.

Le sinistre est dû à un feu de cheminée qui a éclaté à 2 heures de l'après-midi et s'est communiqué au bois entassé dans les combles. On raconte à ce sujet que vers 4 heures, constatant que le feu n'était pas complètement éteint, on fit appeler à la hâte un ouvrier pour venir visiter la cheminée, et que celui-ci aurait répondu : « Impossible dans ce moment, je suis trop pressé; je tâcherai d'aller à 6 heures. » Si le fait est vrai, on peut ajouter que d'autres personnes ne montrèrent pas moins de calme, puisqu'une partie de billard n'aurait été interrompue qu'un instant pour s'assurer que le premier étage était encore intact et qu'on pouvait caramboler impunément jusqu'à nouvel ordre.

Un vieil habitué du cercle, lisant la *Gazette*, ne s'est point dérangé; inquiété un instant par le bruit qu'on faisait dans la cour : « Fermez-voir ces fenêtres, dit-il au sommelier, on ne s'y entend pas. »

Mais si, d'un autre côté, Beau-Séjour est l'objet de tant de sympathies, c'est qu'il est, dans la belle saison, un délicieux rendez-vous pour nombre de familles et d'amis qui vont y jouir de la fraîcheur du soir sous les riants ombrages de ses terrasses; c'est que, souvent encore, le charme est augmenté des accords d'une excellente musique, si toutefois les concerts organisés pour l'été ne sont pas donnés en hiver.

Et l'on aime d'autant plus Beau-Séjour, que son acquisition a coûté d'énormes sacrifices et d'inexprimables angoisses. Il faut, pour s'en convaincre, se reporter à l'époque où cet immeuble fut mis en vente, à l'Hôtel-de-Ville. C'était le 20 février 1864. Une foule compacte stationnait sur la place de la Palud, attendant avec impatience l'ouverture des enchères, et le résultat de la lutte; car mille bruits divers, mille suppositions parcouraient les groupes; tantôt c'était un riche Lausannois qui en voulait à tout prix; tantôt une société genevoise visant cette belle propriété pour la convertir en une pension d'étrangers; tantôt enfin de gros capitalistes bâlois qui allaient ensevelir sous leurs billets de banque les 122,000 francs d'actions recueillis par les promoteurs de l'entreprise, qui voyaient là une occasion unique de fonder un grand cercle, peut-être le plus beau de la Suisse par sa situation, et réunissant à merveille les agréments de la ville et de la campagne.

Une intention non moins louable avait pour but d'en faire le fraternel rendez-vous de la famille lausannoise, où les opinions politiques qui nous divisent si souvent, viendraient se confondre dans un même amour pour la patrie commune, et où tout le monde s'embrasserait à la pincette.

Trois heures sonnèrent, et le flot des curieux se précipita dans le grand escalier de la maison communale. Un municipal de l'époque, qui se trouvait sur le palier, crut un instant à un acte d'insubordination de la part de ses administrés. Il recula de deux pas, fourra sa main dans son gilet, à l'imitation du premier consul, et attendit la tête haute, le regard superbe, prêt à haranguer la foule comme Lamartine à l'Hôtel-de-Ville de Paris.

On se demande tout naturellement si nous retrouverions aujourd'hui, parmi nos honorables administrateurs, des hommes d'une telle énergie.

La grande salle de l'Hôtel-de-Ville était littéralement bondée. L'attention était palpitante. « Au fond, le comité d'initiative assis sur des épines; autour de lui, des souscripteurs et des curieux. A l'autre extrémité, un nuage menaçant.

— Trois cent vingt mille francs pour la première,

dit l'huissier; trois cent vingt mille pour la seconde, trois cent vingt mille...

Personne ne dit mot : nul n'osait attaquer l'ennemi en face.

— Trois cent vingt mille francs pour la première.

— *Cinq cents!* dit une voix forte et métallique comme un sac d'écus que le garçon de caisse jette sur le comptoir.

— Trois cent vingt mille cinq cents pour la première, trois cent vingt mille cinq cents pour la seconde...

— *Vingt-un mille* fit une voix douce et timide.

Et d'enchère en enchère on arriva à 335,000 fr. Puis la voix douce et timide ajouta 500 fr.; l'huissier cria trois fois, et le mot *adjugé* tomba sur les amis du cercle comme les cailles roties sur le camp d'Israël. * »

Et puis Beau-Séjour n'a-t-il pas son passé historique, ses titres de gloire?... Lorsqu'en novembre 1797, Bonaparte, vainqueur de l'Italie, traversa la Suisse pour se rendre au Congrès de Rastadt, on courait au-devant de lui sur les chemins bordés d'une haie de curieux; on s'élançait à la portière de sa voiture pour le mieux contempler, et, à l'entrée de Lausanne, trois belles et jeunes demoiselles le reçurent et l'accompagnèrent jusqu'à Beau-Séjour où elles lui offrirent un bouquet, avec ces vers :

L'ombre de César s'humilie,
Ta gloire abaisse sa fierté;
César asservit l'Italie
Et tu lui rends sa liberté.

Le soir, toute la ville fut illuminée.

Plus tard, en mai 1800, Bonaparte, prêt à franchir le St-Bernard, passa ses troupes en revue entre Morges et Lausanne, s'arrêta quelques jours dans cette dernière ville et logea de nouveau à Beau-Séjour.

En 1802, le gouvernement helvétique, fugitif de Berne, et poursuivi par les fédéralistes insurgés qui ne voulaient se soumettre à aucun prix aux institutions unitaires, vint se réfugier à Lausanne, le 20 septembre au soir, suivi de ses huissiers, de nombreux employés et de ses archives. Il traversa, comme un long convoi funèbre, les rues de Lausanne, tristes, désertes, sans lumière, et alla s'installer à Beau-Séjour, sur le chemin du port d'Ouchy, où, disait-on, des barques étaient prêtes à le transporter en Savoie au premier signal.

C'est encore à Beau-Séjour qu'habita, en 1839, le célèbre patriote et poète polonais Mickiewicz, chassé de son pays, et nommé professeur à l'académie de Lausanne.

Tels sont, outre la position exceptionnelle de notre cercle, en face d'un des plus beaux panoramas du monde, les divers souvenirs qui le rendent cher aux Lausannois. L. M.

* Voir le *Conteur vaudois* du 25 février 1865.

Le parapluie.

Si jamais le parapluie a été utile, ç'a été surtout pendant les derniers mois de 1878 et les premiers de 1879. Aujourd'hui même il est indispensable. On ne saurait donc trouver de sujet plus actuel.

Le parapluie a été connu dès les temps les plus reculés. Il paraît avoir pris naissance chez les Chinois, les Egyptiens et les Assyriens, et il était réservé à l'usage des princes et des souverains. Son adoption en France ne remonte qu'à deux siècles et demi. Les femmes s'en servirent les premières.

Vers 1640, le parapluie français pesait de 1 kilog. 500 à 2 kilog. et coûtait de 45 à 60 fr. C'était un meuble de famille, qui se transmettait de génération en génération. On le portait à l'aide d'un gros anneau de cuivre fixé sur un chapeau de même métal qui recouvrait à leur jonction l'extrémité des baleines.

On se servait en ce temps-là, et même postérieurement, pour le parapluie, de cuir, de toile cirée, d'étoffe de soie huilée, de papiers vernis; puis on employa le gros de Tours et le gros de Naples uni ou chiné. Vers 1789, la mode fut aux taffetas rose, jaune, vert-pomme, uni ou chiné. Plus tard, on adopta les couleurs rouge, vert-clair, bleu, avec bordure de couleurs différentes; enfin, vers 1825, on donna la préférence aux couleurs foncées, et ce sont encore aujourd'hui les couleurs les plus en usage.

Le parapluie aussi a été, dans toutes ses parties, l'objet de perfectionnements ingénieux, et l'on est successivement arrivé à livrer à des prix très modérés des produits de bonne qualité. L'antique manche a été raccourci, l'acier a remplacé la baleine, une élégance de bon goût a succédé aux formes massives.

Le parapluie est le symbole de la vie tranquille et paisible. C'est l'instrument de l'homme rangé, soigneux, du bourgeois, de M. Prudhomme. Quand on veut représenter le type du calme, de la médiocrité et de la bonhomie, il suffit de peindre un homme portant sous son bras un parapluie bien solennel, un *riflard* bien conditionné.

Les Anglais ne voyagent jamais sans leur parapluie. Ils l'entourent d'un fourreau de toile cirée et ne le quittent point. Pendu à la boutonnière de leur redingote ou de leur pardessus, c'est un inséparable compagnon de voyage et un ami fidèle qui les accompagne dans les plus périlleuses aventures. Un Anglais en voyage sans parapluie ne serait pas complet.

L'ovrâi que remet on eingon.

Aprés cll'oûra dâo mâi dè févrâ qu'a gaillâ fé dè mau pè châotrè, lè dzeins qu'ont oquiè ont ma fâi étâ bin guignenâ. N'ia què lè pourrès dzeins que s'ein séyont pas trâo recheintu; l'est veré que l'ont dza bin prâo dè guingnon dinsè. Mâ clliâo qu'eint ont rizu et que sè sont frottâ lè mans, l'est lè tiolâi, lè tâtérêts, lè ferblantiés et lè vitriés, que cein lâo z'a fé gagni 'na troupa dè bounès dzornâ. N'est pas